

# Le chemin du RETOUR en Égypte

## György Tatar

Professeur à l'Institut de philosophie  
de l'université Elte de Budapest.

Auteur, entre autres, de *Une ville  
très lointaine. Ecrits et débats  
de philosophie religieuse* (2003).

**L**e chapitre 28 du Deutéronome, l'un des derniers discours de Moïse sentant sa mort approcher, avant qu'il ne monte sur le mont Névo d'où Dieu va lui montrer la Terre Promise, le futur pays d'Israël, est consacré dans sa totalité aux promesses et aux mises en garde concernant le peuple. La première partie, quatorze versets, qui énumère les bienfaits dont il bénéficierait en écoutant la parole de son Seigneur, est suivie par cinquante-quatre versets de paroles de colère et de menaces imagées au cas où il ne l'écouterait pas. Le pathos de cette colère foudroyante, sans compromission, est comparable à la force poétique des Livres des Prophètes. Servir d'autres dieux est en soi une sanction des plus terribles : « tu serviras des dieux étrangers ! » (Deut. Ch. 28, versets 36 et 64)<sup>1</sup>. Nous pourrions croire que le poids des menaces de sanctions atteint son maximum quand « Tu diras chaque matin : "Fût-ce encore hier soir !" chaque soir tu diras : "Fût-ce encore ce matin !" » (Deut. 28 v. 67) car « tu ne croiras pas à ta propre vie » (v.66). Mais les charges des foudres célestes s'alourdissent d'une phrase à l'autre pour aboutir à un dépassement ultime : « Et le Seigneur te

fera reprendre, sur des navires, la route de l'Égypte, cette route où je t'avais dit que tu ne repasserais plus... » (Deut 28 v. 68).

Les traductions conventionnelles juives et chrétiennes rendent l'idée que « le Seigneur te ramène en Egypte », ce qui reflète certainement avec justesse l'un des éléments contenus dans l'avalanche de menaces. Les termes « se retourner », « retourner », « revenir » contiennent l'idée "vétérotestamentaire" exprimée par le mot « techouva » qui indique le retour de l'Homme vers Dieu ainsi que le retour de Dieu vers l'Homme. Le retour du peuple d'Israël n'est fondamentalement pas un retour vers son Dieu à partir du néant ou du paganisme : ce retour est toujours précédé d'un écart antérieur. C'est pour cette raison que l'emploi du terme introduit ici une tension inapaisable. Le message qui nous est délivré est celui-ci : « vous étiez venus vers moi par cette route, pour vous détourner de moi par la suite ; à cause de cela je vais vous faire retourner physiquement là où vous est allés dans votre cœur et de votre propre chef. »

### Les navires d'Égypte

Et comme si toute la phrase n'était pas d'une clarté suffisamment aveuglante, il est souligné en toutes lettres que tout cela va se passer « sur des navires ». La plupart des commentateurs restent indifférents devant le terme *navires*, apparu ici comme le moyen de l'exercice de la colère. Même le grand Rachi n'en a fait qu'un court commentaire : « sur des bateaux, [c'est-à-dire] en captivité »<sup>2</sup>. La Bible bilingue de Hertz<sup>3</sup> ajoute, en mentionnant les bateaux de transport des esclaves de Titus et de Hadrien, que cette manière d'acheminer les captifs était plus sûre et moins coûteuse que la voie à travers le désert. Mais laissons de côté l'idée que Moïse aurait déjà prévu la façon de penser économiquement efficace des Romains et souvenons-nous de l'une des lois, qui se trouve également dans le Deutéronome, et qui concerne la royauté. L'ambivalence des prophètes s'exprime à l'égard de toutes les lois édictées par les institutions de la royauté, s'y résignant comme à un mal nécessaire. Si le peuple veut malgré tout élever un roi au-dessus de lui, à l'instar des autres peuples, qu'il n'amasse pas trop d'or et d'argent, n'ait pas trop de femmes et de chevaux. Quant aux chevaux, le texte nous dit : « Seulement, il doit se garder d'entretenir beaucoup de chevaux, et ne pas ramener le peuple en Egypte pour en augmenter le nombre, l'Éternel vous ayant déclaré que vous ne reprendrez plus ce chemin-là désormais. » (Deut. 17,16). Rachi mentionne que les chevaux ont été achetés en Égypte, d'autres commentaires soulignent que les rois épris de paix se retiennent de multiplier leurs chars.

Nous devons souligner que pour les commentaires plus hauts cités, mais aussi pour tous les autres textes bibliques, il s'agit du même chemin : celui de l'Exode : les textes interdisent le « re-tour » sur ce chemin.

Je dois admettre que parmi les nombreux commentaires que j'ai étudiés, seul celui de John Wesley laisse entendre que la mention des engins nautiques en question puisse être liée au passage de la Mer des Roseaux<sup>4</sup>. En fait il y a un seul chemin à jamais interdit pour le peuple d'Israël : celui par lequel il est sorti de la terre d'esclavage. Aucun autre chemin ne lui est interdit, ni en ce temps-là, ni depuis. C'est la reprise du même chemin qui entraîne la promesse de la sanction la plus menaçante, c'est-à-dire que « le Seigneur te fera reprendre, sur les navires, la route de l'Égypte ». Autrement dit, la rupture de l'Alliance serait l'effacement de l'Exode. On peut concevoir les bateaux, instruments de vengeance divine, comme une allusion ironique ; sur le chemin de retour, la mer ne s'ouvrira pas devant toi. Ce chemin n'est pas accompagné de signes, de miracles. C'est leur absence totale qui en constitue le signe. Le bateau n'est pas un signe, ni un miracle. Si l'Histoire commence par l'ouverture de la Mer des Roseaux, les bateaux en question nous ramènent à un temps antérieur.

Que peuvent signifier ces deux images opposées, pour nos contemporains ? Dans un décor aquatique, entre les deux murs d'eau immobiles, nous voyons passer la multitude, de l'esclavage au monde vers la liberté du service divin d'une part et l'image des bateaux du retour glissant sur la mer d'autre part ? Pas de doute pour nous que la base véritable de notre savoir soit le monde de l'Égypte, bien qu'elle puisse paraître parfois étrange et lointaine à nos yeux contemporains. La sortie d'Égypte, dont nous ne savons rien en dehors des sources bibliques, constitue l'Exode de cet univers connu. Accès, par une « porte » en soi tout à fait étrange, à une autre réalité jusqu'alors totalement inconnue, à partir de celle que le peuple venait de quitter. En langage scientifique actuel, on pourrait proposer la formulation suivante : « Dans son évolution propre, spontanée, l'humanité ne serait jamais parvenue au monothéisme. Le monothéisme est exode, séparation, conversion, révolution, tournant et innovation complets, qui aboutissent de manière aussi radicale au radical rejet et la négation de l'ancien. »<sup>5</sup>

Le chemin de la sortie d'Égypte n'est donc pas tout tracé, contrairement au dogme "évolutif" des historiens des religions. La situation est par contre différente en ce qui concerne le chemin de retour.

La voie d'eau est le chemin naturel pour le retour qui ne nécessite pas de mouvement de "saut" selon l'expression de Kierkegaard. Les traces laissées à la surface de l'eau par les navires empêchent de parler de passage sans transition. Leur glissement est continu et l'homme se trouve déjà en Égypte avant de s'en apercevoir. Accepter que le monde soit « peuplé de dieux », et que son existence soit en elle-même divine est le fruit du progrès. De nos jours, l'acceptation du consensus assez général, selon lequel l'évolution religieuse s'est faite du polythéisme au monothéisme pour arriver à l'athéisme, ferait de chacun de nous un

voyageur sur l'un des bateaux voguant vers l'Égypte. Sur ces bateaux, une partie des voyageurs croit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, d'autres pensent qu'il n'y en a pas du tout. En même temps, la vie les amène tous à servir avec dévotion des puissances telles que la Culture, la Civilisation, la Nation et l'État, l'Art et la Science, les Droits de l'Homme ou les Idées politiques et morales. Et ils le font avec une foi et une abnégation si profondes que les dieux du panthéon païen n'en ont probablement jamais connues de telles. Leur vie passe par la méconnaissance de leur propre réalité et le monothéisme autant que l'athéisme leur paraissent aller de soi. Il s'agit ici de quitter la réalité de l'histoire biblique dans l'histoire mondiale pour emprunter les bateaux-promenade du retour en Égypte.

### Le culte des idées transcendantes

Dans sa lutte contre les diverses hérésies précoces, en particulier contre la Gnose, le christianisme a réussi à conserver l'Ancien Testament. Si les gnostiques l'avaient emporté, le Dieu de leur nouvelle ère se serait substitué au Dieu des anciens et le Sauveur-Annonciateur aurait jeté un regard méprisant sur le Créateur. Le *Sanc-tus Dominus* s'adresserait à quelqu'un d'autre que le Seigneur de la Genèse. Mais la continuité du lien avec le Créateur, le monde créé et tout compte fait avec l'histoire du monde a été ainsi sauvegardée. À la lumière de son annonce, le christianisme a fait une lecture à la fois littérale et allégorique de l'Histoire du peuple de Dieu. La conception de l'Exode, selon laquelle le Seigneur a sorti Israël de l'Égypte, a été acceptée dans sa réalité historique, mais dans l'esprit, cela est devenu indissociable d'une approche allégorique ; c'est une multitude de croyants, nés païens, qui a traversé la Mer Rouge pour poursuivre son chemin en tant que nouveau peuple de l'Église, vers la Terre Promise. La signification littérale rejoint le passé historique, autrement dit, le passé tout court.

Les dangers de cette conception ont toujours été assez évidents. D'une part, elle a permis d'assurer un lien avec l'Histoire mondiale, à partir des origines et en passant par les moments capitaux de son déroulement, mais elle a aussi conduit à une démarche allégorique choisissant ses points de vue à sa guise. La sortie d'Égypte la concernait en tant que préfiguration, et en tant qu'allégorie, elle paraissait irréversible. Mais elle laissait complètement de côté la signification littérale du texte qui formulait, la menace terrible, pour ceux qui ont quitté la Maison de servitude, du « re-tour » sur les bateaux.

Pour illustrer l'omniprésence de cette double approche, qu'il me soit permis de citer encore une fois Jan Assmann : « Avec la sortie de l'Égypte, c'est le cordon ombilical qui a été coupé et qui en aucun cas ne peut plus être renoué. Nous sommes devenus libres par la sortie de l'Égypte, libérés du joug de l'Empire pharaonique, de l'oppression décrite dans le Livre de l'Exode, pour être, selon les vues

du monothéisme, libérés dans notre relation au monde de liens mortifères de captivité. »<sup>6</sup>

Il est à souligner que ce scientifique qui se déclare non chrétien utilise spontanément la première personne du pluriel quand il analyse les fondations historico-culturelles de l'esprit européen. Assmann a tout à fait raison d'affirmer qu'il n'y a pas de retour possible dans l'Égypte historique, et même quand il affirme que la culture polythéiste est pour nous si éloignée, qu'il nous est presque impossible de la comprendre. La grande question persiste cependant : les difficultés de compréhension et de connaissance dans le domaine de l'histoire des religions ne nous empêchent-elle pas de reconnaître, dans les formes de notre culture actuelle, la multitude autrefois créée par les dieux ?

La réalité de l'Occident se constitue en un nouveau monde fondé sur l'unification de deux approches de l'histoire du passé : une interprétation littérale du corps du texte et une conception allégorique. En se répandant, le christianisme se considérait de plus en plus, y compris en ses composants progressivement sécularisés, comme une culture dont les éléments innombrables pouvaient être servis par les fidèles de tout leur cœur de toute leur âme et de tout leur être. Dans la conscience collective occidentale contemporaine, la réalité est constituée en un univers dont la couche culturelle de base se fonde sur la sphère du quotidien de l'individu, indifférenciée, aléatoire et indéterminée. C'est sur ce socle que s'élève « la société » qui achève la Totalité, c'est-à-dire l'ensemble des sociétés de notre Terre. C'est par la sphère mythique de cette « société » que l'individu terrestre garde le contact avec le « monde » riche et différencié à l'infini des idées et des idéologies. Les idéaux n'habitent pas parmi nous, mais plus haut, dans la « société » qui nous enveloppe et nous soutient du haut de ses bras bienveillants. Le concept de la limite extérieure de cette « société » qui claudique au-dessus de notre tête clôt notre univers. La nature est ainsi représentée par les idées de protection de l'environnement des Verts, unissant dans un Tout les militants fervents des idées et idéaux sociaux. Les institutions étatiques représentant la vie sociale et les instances supra-étatiques remplissent, au moins en partie, des fonctions culturelles. Elles assurent la présence rituelle des idéaux politiques, des droits de l'homme, de la protection de la nature et d'autres idéologies invisibles dans la vie quotidienne. Ces individus et groupements idéologiques vivent leurs vies riches d'événements *via* les médias mondiaux, universités, instituts de recherches et jusqu'aux salles de réunion des organisations politiques. Quand il y a incompatibilité entre eux, ils se livrent à une lutte incessante ; dans d'autres cas, ils dialoguent et s'unissent par une nouvelle synthèse de leurs idéaux, en espérant que leurs saintes noces aboutiront à l'accouchement d'idées nouvelles. Tous ces idéaux vivants et vivifiants s'organisent selon un

ordonnement généalogique, c'est-à-dire basé sur les liens de consanguinité et de famille; il n'y a pas en effet de féminisme d'extrême droite et il est tout aussi inconcevable aujourd'hui d'avoir affaire à un anticapitalisme non défenseur de l'environnement. La justice sociale secoue ses boucles blondes en faisant les yeux doux aux droits de l'homme, représentés comme l'armée renfrognée du tiers-monde, pour livrer bataille à la tête de ses troupes anticolonialistes, vertes, féministes, contre l'éternel Minotaure de la Maison-Blanche.

En dehors des prêtres consacrés des institutions représentatives, entrent également en scène les prophètes des O.N.G., que leur exercice cultuel bénévole ne différencie aucunement des précédents; leurs manifestations, protestations, publications, conférences expriment la fonction symbolique de leurs divins idéaux bien délimités. Ils représentent des idéaux mythiques qui se dissocient des divinités des idéaux étatiques; ceux qui ne règnent pas sur le monde des vivants, mais qui y interviennent de temps à autre. Tels les divinités d'antan, ces idéaux, opinions, idéologies « impérissables » vivent leur vie propre, sans l'attention d'un regard au monde réel. Ils sont vivaces, mais ils ne sont pas les divinités des vivants. Les défenseurs les plus déterminés des droits des hommes ne cherchent quasiment jamais à protéger des personnes humaines, mais seulement leurs droits. Nous restons dans le monde des idéaux avec leurs tropismes et leurs luttes. Ces idéaux s'adressent les uns aux autres, s'influencent et se querellent entre eux. Leur rapport à la réalité est bien exprimé par le fait que l'usage abusif de leur idéaux et symboles ne salit pas ces symboles eux-mêmes; il faut seulement en ôter la salissure, puisqu'ils représentent la vie éternelle. Comme, par exemple, de la suppression de fait des droits des citoyens, ils affirment que le principe d'égalité n'en est pas pour autant mis en cause, même provisoirement, dans « la réalité », puisque ce principe est immortel. L'idéologie n'est autre que le culte des idées. Qui s'attache à l'exercice des cultes trouvera son salut, dans la mesure du possible, en ce monde immanent. La "Société" honorera son souvenir.

### Les traces de l'Ancien

La Bible juive n'est pas seule dans son parcours à travers l'histoire mondiale. Elle s'introduit dans cette histoire à la faveur de la lutte du christianisme contre la gnose pour garder son identité; c'est à l'occasion de cette lutte qu'il s'est approprié la Bible. Sans l'Ancien Testament, le christianisme aurait été démuni devant le monde, qui a vu son temps « accompli » avec le Nouveau Testament, bien que ce monde ait continué à exister. Aussi longtemps qu'a persisté une relation allégorique plus globale et profonde à la réalité biblique qu'à la réalité hors Bible, on a observé peu de tentatives de se libérer de l'Ancien Testament. L'in-

terdit du retour décrit par le Deutéronome est resté ferme tant sur le plan littéral que dans sa dimension allégorique. Mais le désir de se libérer de ce Dieu de l'Ancien Testament, créateur de tous les peuples mais attaché à un seul d'un amour colérique et exigeant, est toujours resté fort. Dans les traditions juives en ont également gardé des traces.

L'une d'elles se trouve dans le Traité Chabbat du Talmud<sup>7</sup> : Quelqu'un s'adresse à Rav Kahana : « Qu'as-tu entendu, pourquoi appelle-t-on ce mont *Sinai*? » Le Rav, surpris, répond : « C'est le mont où il y a eu des miracles (*nissim*) pour Israël. » L'autre reprend « Si tel était le cas, on l'appellerait miraculeux (*nissai*) ». Le rav Kahana continue : « C'est qu'Israël a reçu là-bas un bon signe (*siman*). » L'autre réplique : « Si tel était le cas, le sens de son nom serait : "riche de sens" (*simanai*) » Et il l'admoneste énergiquement en lui reprochant de ne pas assez étudier auprès des deux Rabbins qui connaissent très bien ce problème et il les cite : « Pourquoi l'appelle-t-on le mont *Sinai*? C'est le mont où la haine (*sinah*) est descendue parmi les peuples du monde. »

Dans la pensée talmudique cette haine est par conséquent liée à l'envie de la Thora, tandis que l'auteur plusieurs fois cité, Jan Assmann, considère qu'il s'agit du traumatisme et de la haine du "cosmothéisme" face au monothéisme. Quelle qu'en soit la cause en définitive, l'envie de se libérer de l'Ancien Testament et de son peuple se retourne simultanément contre le Peuple d'Israël, acteur bien réel de cette histoire, et contre les piliers allégoriques de la vision de la réalité créée par ce livre. Si notre hypothèse s'avère juste, la haine en question concerne avant tout la réalité éclairée par le monde biblique, la réalité de l'histoire du monde inaugurée par ce livre. La tentation reste forte de l'échanger contre une vision de l'histoire du monde centrée sur son propre peuple ou contre une conception anhistorique basée sur la mythologie de la nature et celle de la société. Il s'agit pour la première de créer un paganisme tribal en tant que mouvement politique, totalement ignoré par le passé classique du paganisme. La seconde peut être associée à la mythologie idéologique traitée plus haut.

La preuve, que toutes ces idéologies et concepts sociaux restent inefficaces face aux manifestations les plus diverses de la haine des Juifs, est que malgré toutes les convictions des croyants, cette idée est aussi réelle que le monde mythologique, avec ses divinités, qu'elle rappelle dans la douleur. Dans la réalité biblique ouverte par l'Exode, le peuple s'adresse à son Allié et ne tente pas – tout au moins dans les meilleurs cas – à établir un dialogue interreligieux avec l'Assyrie et avec Babylone. Remarquons entre parenthèse que le dialogue interreligieux lui-même constitue l'un des éléments de cette mythologie des idées, partagées par de nombreux croyants zélés qui grimacent en lisant les aventures du prophète Élie sur le mont Carmel.

L'allégorie vécue et conçue dans toute sa dimension ne peut se passer de la réalité corporelle, de la solennité et de la littéralité des sources du monde biblique. L'allégorie incorporelle se dissipe en fumée si elle n'est pas enracinée dans la réalité vivante. Ensemble, elles constituent le Monde. Personne ne peut sortir d'Égypte de manière allégorique, sans garder à l'horizon ceux qui dans leur corps ont vécu ce voyage, attestant ainsi par leur présence la vérité de l'Écrit ; c'est-à-dire que la sortie de l'Égypte n'est pas une idée mais une réalité à prendre littéralement. L'inverse est aussi vrai ; l'événement énoncé par le texte de l'Exode devient vain si ses prolongements allégoriques ne le gravent pas dans le corpus de l'histoire mondiale.

### Le retour en Égypte du XX<sup>e</sup> siècle

Le retour en Égypte, sur la voie même qui fut empruntée par le peuple d'antan – et par les porteurs allégoriques de l'histoire mondiale – a commencé à s'accélérer dès le début du 20<sup>e</sup> siècle. Nous en trouvons une expression concise et percutante dans une lettre de Franz Rosenzweig adressée à sa mère le 30 novembre 1919.<sup>8</sup> Une première partie de cette lettre cherche à expliquer pourquoi la discussion « Bibel-Babel » provoquait un écho important. Rosenzweig ne mentionne pas qu'il se réfère à la conférence de l'assyrologue reconnu de son époque, Frédéric Delitzsch, tenue en 1902 et publiée ensuite plusieurs fois sous forme de livre, dans laquelle l'auteur considère toute la culture et la religion de l'Israël antique comme découlant de la culture babylonienne. Dans les dernières années de sa vie, il a revendiqué avec passion, dans plusieurs de ses écrits, en devançant Harnack, l'exclusion de l'Ancien Testament de la Bible chrétienne. L'auteur de la lettre ajoute par la suite que l'attaque a immédiatement pris un ton haineux et il cite l'empereur Guillaume II qui, après avoir écouté la conférence en question, a déclaré que « Ce n'est pas grave que le peuple élu perde un peu de sa superbe. » Il ajoute ensuite, sans aucune ironie, que les chrétiens, eux aussi, ont depuis reçu leur propre « Bibel-Babel » grâce au livre d'Arthur Drews sur le « Mythe du Christ »<sup>9</sup>. Ils devraient par conséquent devenir plus prudents. L'œuvre de Drews affirme que le Jésus historique n'a jamais existé. Rosenzweig déclare par la suite qu'il ne croit pas, en ce qui le concerne, à la Révélation dans sa totalité pour des raisons d'ordre « littéraire », c'est à dire que pour lui ce n'est ni sa beauté ni sa sagesse exceptionnelles qui constituent « la preuve », pas plus que son originalité également sans précédent. La phrase décisive arrive par la suite : « ma preuve n'est pas le caractère exceptionnel du Chabbat, mais celui du *rishés* ». Ce terme désigne en yiddish la haine des Juifs et signifie littéralement la méchanceté. La lettre se termine ainsi : « si on m'enlève une fois cette preuve de la main, je renoncerai volontiers à ma foi en la Révé-



lation. Car dans ce cas, il n'y aurait pas besoin d'y croire. Ce serait en effet alors le sens commun qui nous l'enseignerait. »

Probablement étaient et sont encore nombreux ceux qui, restés dans la réalité délaissée – même si elle s'est quasiment vidée de sa population – font tristement des signes d'adieu en voyant les bateaux glisser de plus en plus loin.

(Traduit du hongrois par Judith Gachnochi-Tattay,  
avec le concours de G. Gachnochi)

## notes

1. La traduction en français des passages bibliques cités par l'auteur est empruntée à la "Bible du Rabbinate", sous la direction de Zadoc Kahn, Éd. Colbo. (N.D.T.)
2. Les mots "c'est à dire" sont ajoutés par l'auteur au texte de Rachi. (Voir publication et traduction : Le Pentateuque, accompagné du Commentaire de Rachi, sous la direction d'Élie Munk, Fondation Samuel et Odette Lévy, Paris, 2<sup>e</sup> éd. 1975) (N.D.T.)
3. En hébreu et anglais (N.D.T.)
4. Cet article a été présenté auparavant sous forme de conférence le 29 mai 2009 au Symposium biblique organisé par l'École supérieure protestante "Wesley", Budapest.
5. Jan Assmann : Die Mosaische Unterscheidung, oder der Preis des monotheismus. Carl Hanser Verlag, München-Wien 2003.
6. op. cit. p. 63
7. B Talmud, Traité Chabbat 89a
8. Fr. Rosenzweig : Der Mensch und sein Werk. Gesammelte Schiften I. Briefe und Tagebucher. 2<sup>e</sup> vol. Martinus Nijhoff, Den Haag, 1979. P. 654.
9. A. Drews : Die Cristusmythe. Eugen Diederichs, léna, 1909.